

## La vision des savoirs ancestraux autochtones sur les changements climatiques

Par **Mélissa Mollen Dupuis**

Je suis de la nation innue, je viens de la communauté de Ekuanitshit. Ce qui est extrêmement important pour nous, ce n'est pas le CV, le travail, ni les titres ou les prix que nous avons pu gagner. Ce sont les relations que nous nouons. Je suis présentement, par exemple, la fière maman de deux jeunes enfants et, plus tard, quand je serai une *Nukum*, une grand-mère, d'autres relations se seront ajoutées à ce titre pour lui donner encore plus de poids.

Le thème de la relation est central dans ce texte. Beaucoup de notre vocabulaire, dans la langue innue et dans les autres langues autochtones, s'articule autour des relations, au sens d'actions et de verbes. En cela, elles s'opposent au français, à l'anglais et à l'espagnol qui sont des langues coloniales dans lesquelles nous avons été obligés de nous éduquer, mais qui sont des langues de noms; de possession et de réification des choses.

Il est très important de comprendre que les relations sont centrales dans les savoirs ancestraux autochtones. Parfois j'utiliserai des mots qui seront peut-être compris au sens que la culture eurocentrée leur a donné, ce serait là une erreur. J'aimerais que vous ouvriez votre cœur à des choses que vous n'auriez peut-être pas perçues jusqu'alors, et qui viennent de la vie relationnelle dans laquelle j'ai été élevée et dans laquelle on m'a transmis ces savoirs.

### Territoire

Je vais débiter par un premier mot, le plus important, qui est le territoire ou la terre. Si je commence par ce mot, c'est parce que vous entendez souvent dire que les communautés autochtones défendent « *leur territoire* ». Or, dans ce genre d'affirmation, il y a une incompréhension de ce que signifie le territoire pour les communautés autochtones. Quand je dis « *mon territoire* », c'est comme si je disais « *ma mère* », ou « *mon frère* ». Je parle de ma relation au territoire, de la connexion que j'ai avec celui-ci. Malheureusement, aujourd'hui encore, quand on parle avec les gouvernements, par exemple, « *mon territoire* » veut dire « *quatre poteaux et un titre de propriété* », un traité, une certification qui atteste qu'un individu est propriétaire d'un territoire. Il en découle que même quand on entre en conversation avec les gouvernements, ou même avec des citoyens allochtones, on se bute souvent à des dialogues qui utilisent les mêmes mots mais qui n'ont pas le même sens.

Aujourd'hui, nous ne sommes pas entendus par les gouvernements (et c'est assez volontaire de leur part), parce que nous n'avons pas les mêmes processus décisionnels. Et quand nous le sommes, c'est parce que nous nous limitons au cadre qu'ils nous imposent. Les communautés autochtones prennent traditionnellement les décisions à long terme et dans une perspective communautaire. Les Allochtones, quant à eux, ont plutôt tendance à tout ramener au niveau individuel et à court terme, même lorsqu'il est question des droits autochtones. Quand nous

avons commencé à nous mobiliser autour du mouvement *Idle No More* à la fin de l'année 2012, le gouvernement de Stephen Harper cherchait justement à faciliter le droit de possession individuel dans les réserves, alors qu'il n'était pas possible de vendre le territoire ou les terres de façon individuelle. Nous avons donc opposé à cette offensive du gouvernement fédéral une perspective collective.

Pourquoi le gouvernement Harper voulait-il faire ça ? Parce qu'il est plus facile d'accaparer un territoire en divisant le groupe. Il est beaucoup plus risqué de partir en guerre contre une collectivité qui cherche à défendre un territoire transféré de façon communautaire et intégrale de génération en génération. Transmission qui ne se fait pas grâce à un traité mais, dans la perspective des savoirs ancestraux autochtones, par l'oralité, les légendes et les contes, tout ce qui, par le passé, constituait notre savoir scientifique.

Malheureusement, depuis les premiers contacts, la transmission de ces savoirs ancestraux a été maintes fois rompue, pour des raisons de discrimination systémique, et pas uniquement au sein des gouvernements et des institutions religieuses, mais aussi au sein des institutions d'enseignement, dont les universités. Les savoirs autochtones étaient vus comme des sous-savoirs, simplement parce qu'ils n'étaient pas transmis de la même manière que les savoirs allochtones. Jadis, quand les Allochtones transmettaient des savoirs et des données, c'était dans des livres, par l'écrit, alors que les communautés autochtones le faisaient par l'oral. Les communautés autochtones usaient de différentes formes de symbolisation, notamment les pétroglyphes ou des rouleaux d'écorce de bouleau sur lesquels elles écrivaient. Mais le moyen principal de transmission des savoirs, pour beaucoup de communautés autochtones, restait l'oralité, sous forme

d'histoires et de légendes, parce que ces peuples étaient hypermobiles et ne pouvaient donc pas traîner des bibliothèques sur leurs dos.

### **Oralité**

Chez les communautés innues, par exemple, nous avons deux formes de légende, les Tipatshimun et les Atanukan. Les Tipatshimun sont des petites histoires que nous nous racontons, qui peuvent être très amusantes, mais qui transfèrent des savoirs des vieilles générations vers les plus jeunes. Les Atanukan, elles changent beaucoup moins, elles sont ancrées dans le respect qu'on a de la manière de les transférer. Elles parlent du temps ancien, ce sont des savoirs très importants qui doivent être transférés tels quels.

Vous comprendrez cependant que les légendes se transforment aussi d'une nation à l'autre et d'un territoire à l'autre. Pour illustrer cela on peut prendre Carcajou, qui est un personnage de décepteur. On l'appelle le Carcajou au Québec, mais si on se déplace d'Est en Ouest, son nom change. En Ontario, on l'appelle Nanabozo, Nanabush ou Nanapush, plus à l'Ouest on l'appelle Coyote, et finalement, en Colombie Britannique, on l'appelle *Raven* ou le Corbeau. Ces personnages font des mauvais coups, mais sont en même temps des créateurs (l'opposition claire entre le bien et le mal n'existait pas pour nous autrefois), c'est une manière d'expliquer l'origine de certaines choses, mais aussi une manière de décrire la réalité.

Carcajou, dans l'Est, nous explique l'ordre des arbres de la toundra jusqu'au bord de la mer. Il s'est fait arroser les yeux par une moufette et a dû aller se laver les yeux dans la mer. Il nous explique aussi la raison pour laquelle l'eau de la mer a un goût et une odeur particuliers, c'est justement parce qu'on y trouve des larmes de Carcajou et du jus de moufette ! Vous comprendrez que ce

ne sont pas des faits scientifiques, mais c'est une manière très intéressante d'expliquer comment les choses ont été créées, de donner un ordre ou une explication à leurs structures. Ce n'est pas plus fou que de croire au déluge et à l'arche de Noé ! Les légendes étaient, à l'époque, notre manière de transférer les savoirs et d'expliquer la structure du monde.

Avec l'arrivée des Européens et de leurs savoirs, tels que ceux qui étaient dans la Bible, certains de nos savoirs ont été mis de côté, effacés ou transformés parce qu'ils n'étaient pas en corrélation avec les idées eurocentrées.

Nos légendes autochtones, sur chacun des continents, ont contribué à développer nos sociétés. Pour les Premiers Peuples, l'Amérique du Nord a la forme d'une grande tortue. Le Canada, les États-Unis et le nord du Mexique en forment la carapace, le sud du Mexique est sa queue, ses deux pattes arrière sont la Basse-Californie et la Floride, ses deux pattes avant sont l'Alaska et le Québec, les îles de l'Arctique sont son cou submergé et, enfin, le Groënland en est la tête. Il s'agit, selon plusieurs légendes, de la tortue qui a recueilli sur son dos la femme qui est tombée du ciel. Toutes les légendes des communautés autochtones disent que nous étions des peuples du ciel et que nous sommes tombés sur la Terre. Il n'y avait que de l'eau autrefois, donc, pour que la femme ne se noie pas, elle a été déposée sur le dos de la grande tortue, les animaux aquatiques lui ont alors donné de la terre qu'elle a pu utiliser pour recouvrir la grande tortue. C'est pour cela que nous vivons maintenant sur l'île de la grande tortue. Plusieurs autres versions existent, certaines excluant la femme céleste et la tortue...

Une mentalité antagonique a été développée sur l'autre continent. Il est écrit dans la Genèse que Dieu créa la Terre en sept jours, puis il créa l'homme et la femme à son image et leur dit :

« *Soyez féconds, multipliez-vous, emplissez la terre et soumettez-la, dominez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre.* ». Ces deux visions du monde se sont confrontées au Québec en 1534. Pour les uns « *tu appartiens à la terre* », pour les autres « *la terre t'appartient* », c'est cet antagonisme qui a créé les valeurs de la société québécoise.

Au départ, il y avait ici des sociétés qui s'étaient développées autour d'une relation presque familiale à la terre et puis sont arrivées des sociétés pour lesquelles il existe un lien de propriété avec la terre. Les Européens sont d'ailleurs arrivés avec une croix qu'ils ont planté dans le territoire, c'est un bon exemple de ce à quoi peut ressembler l'application des légendes de la création européennes. Vous comprenez que l'opposition qui existe entre le modèle de la famille et celui de la propriété fait en sorte qu'une de ces sociétés peut être vue comme très féminine, matrilineaire et maternelle, alors que l'autre est extrêmement patriarcale dans le sens du pouvoir du père, un concept fondamental du droit eurocentré qui remonte à l'ère gréco-romaine.

Nous sommes donc face à une opposition entre deux formes de culture, dont l'oralité a transformé la mentalité des peuples. Je parle bien d'oralité parce que cela fait moins de cent ans qu'il y a une généralisation de la lecture et de l'écriture au sein de la population et qu'avant ce n'étaient que les hautes sphères de la société qui avaient accès aux textes et aux bibliothèques, alors que l'oralité était accessible à tous, peu importe le rang social.

Il est certain qu'il y a eu de grandes interruptions dans la transmission des savoirs autochtones, la plus importante d'entre elles ayant été provoquée par le système des pensionnats. Ça a été le *ground zero* à partir duquel on a vu une grande interruption de la transmission des savoirs

traditionnels des aînés aux jeunes générations. Ça a eu lieu au cours des trois dernières générations et ça a suffi pour causer un tort énorme quant à la justesse de la transmission et de l'aptitude des nouvelles générations à développer de nouveaux savoirs à partir de leurs propres sciences.

Il faut se débarrasser de l'idée souvent mise en avant selon laquelle les communautés autochtones auraient des savoirs arriérés et figés. On nous dit souvent que nos savoirs n'auraient jamais pu évoluer sans l'intervention des Européens. C'est complètement faux. Nos savoirs évoluaient déjà. Nous avons développé d'autres formes de présence, de vie et d'équilibre avec le territoire, qui ne correspondaient peut-être pas à la vision du progrès qu'avaient les colonisateurs, mais elles représentaient pour nous le succès de notre société. D'ailleurs, contrairement à l'image que l'on essaie souvent de donner, les communautés autochtones étaient nomades et les communautés européennes sédentaires. Au cours des sept derniers millénaires, les Innus sont restés sur un même territoire, se déplaçant uniquement à la suite d'événements climatiques ou pour suivre les animaux. Nos communautés étaient en mobilité continue, mais toujours sur un même territoire, et se déplaçaient organiquement, alors que le modèle européen, lui, est sorti de l'Europe et s'est répandu à la surface de la planète en suivant le modèle colonial. La sédentarité a été vue comme un signe de civilisation pendant longtemps.

### Reconnexion

La transmission des savoirs traditionnels autochtones a donc été largement interrompue au cours des cent dernières années. Une certaine forme de guérison par rapport à ce traumatisme doit aujourd'hui se faire grâce à la reconnexion

avec nos savoirs ancestraux. D'ailleurs, dans les années 1970, il y a eu plusieurs mouvements au sein des communautés autochtones, tels que le courant pan-indianiste, qui avaient pour but de réparer le bris de transmission des savoirs autochtones. Effectivement, la transmission intergénérationnelle de beaucoup de pratiques traditionnelles avait été empêchée par les pensionnats et les prêtres. Je pense aux *sweat lodges*, par exemple, ou aux *sun dances*. Et puisque certaines communautés ont perdu leurs traditions, d'autres leur ont fait don de leurs cérémonies en attendant qu'une reconnexion avec leurs propres cérémonies se fasse avec le temps.

Il est aujourd'hui extrêmement difficile de valoriser les savoirs ancestraux puisque le mythe selon lequel il s'agirait de savoirs préhistoriques et arriérés a été très répandu. On a répété sans cesse que les « vrais » savoirs, les « bons » savoirs, sont ceux qui sortent des écoles secondaires, des cégeps et des universités. Il s'agit en fait d'une méthode extrêmement efficace de colonisation. C'est un outil très puissant de déconnexion de générations entières à l'égard de leurs savoirs propres, afin de leur inculquer un savoir dit « supérieur ». C'est tout cela que j'essaie de défaire au moyen de mon travail.

Il y a désormais une reconnaissance de plus en plus forte au sein des milieux scientifique et institutionnel du fait que les savoirs des communautés autochtones ont une valeur importante pour l'humanité, et que la science occidentale se prive d'énormément de choses en les ignorant. Mais il manque, encore aujourd'hui, un grand chapitre au livre de la science, c'est celui consacré aux sciences autochtones. Beaucoup de gens disent que la science est quelque chose de neutre, qu'elle est dénuée d'émotions, qu'il ne s'agirait que d'observations. En réalité, la science est transmise et produite par des êtres

humains et des institutions qui évoluent au sein de sociétés ayant des valeurs. Au cours des cent dernières années, les institutions scientifiques ont exclu les femmes, les personnes racisées et les communautés autochtones. Ce sont autant de savoirs différents qui manquent au grand livre de la science.

Lors d'une discussion avec David Suzuki à propos des savoirs autochtones, je lui ai dit que les savoirs ancestraux étaient comme des sciences. Il m'a répondu qu'il ne s'agissait pas de sciences, mais de quelque chose de plus grand que les sciences, parce que celles-ci se limitent à la production de savoirs au moyen d'outils et de théories, alors que les savoirs ancestraux autochtones ont le pouvoir de connecter le savoir au quotidien et à la vie. Mes savoirs n'ont en fait pas besoin d'être comparés à la science occidentale pour être valorisés.

Je ne dis pas que le savoir ancestral autochtone a réponse à tout. Il doit être combiné avec les autres savoirs provenant du reste du monde. Comme je l'ai mentionné précédemment à propos des légendes qui évoluent d'Est en Ouest, le réseau d'interconnexion des savoirs était autrefois lié au territoire et s'interconnectait par le biais des humains. C'était un peu comme un grand capteur de rêves ou une bibliothèque de personnes. Quand on raconte une histoire sur la Côte-Nord, les différentes personnes que l'on rencontre disposent de versions légèrement différentes. C'est comme si en se rencontrant, des fils se reliaient à d'autres ce qui permet d'obtenir un plus grand réseau, comme une sorte d'internet du savoir, mais par l'oralité.

### Savoirs, territoire et aînés

Le savoir était autrefois lié au territoire. En effet, il était impossible pour les gens de

Mingan d'avoir exactement la même légende que ceux de Mashteuiatsh, puisqu'on n'y chassait pas les mêmes animaux, qu'on n'y utilisait pas les animaux de la même manière et qu'on n'y trouvait pas les mêmes plantes dans les mêmes quantités. Les légendes varient donc en fonction du territoire sur lequel elles sont diffusées. C'est une des raisons pour lesquelles les reconnaissances territoriales ont une plus grande importance qu'on pourrait le croire. La reconnaissance des territoires permet de faire réapparaître les communautés autochtones dans les institutions et ces reconnaissances prennent de plus en plus d'importance sur le plan politique. La reconnaissance territoriale, c'est reconnaître qu'il n'y a pas eu de territoires cédés, c'est la reconnexion historique et politique du territoire avec les 500 dernières années, mais c'est aussi le fait, par exemple, que moi, Mélissa Mollen Dupuis, une Innue de la basse Côte-Nord, je reconnais que les Mohawks en savent beaucoup plus sur leur territoire que moi. Sachant qu'ils ont observé et étudié ce territoire plus longtemps que moi. Je me fie à leurs données et à leurs savoirs quand vient le temps d'agir sur leur territoire ou d'y vivre.

Par ailleurs, notre culture est à l'opposé de la structure d'âgisme qui existe en Amérique du Nord, où nos aînés sont mis dans des maisons de retraite, et sont en quelque sorte exclus de la société. C'est une vision très industrialisante de l'identité des humains, c'est du capacitisme, c'est-à-dire que l'on juge de la valeur des êtres en fonction de leur capacité au travail. Au contraire, traditionnellement chez les Autochtones, on enseigne qu'un aîné « *a plus de valeur* » qu'une jeune personne, et qu'un enfant « *a plus de valeur* » qu'un adulte. Moi, à l'heure actuelle, selon les valeurs de mon peuple, je suis dans la pire période. J'ai 40 ans, je ne suis donc plus une jeune qui apprend et qui transportera les savoirs et je ne suis

pas encore une aînée qui a accumulé beaucoup de connaissances. Selon les savoirs ancestraux, je suis dans un entre-deux, alors que d'un point de vue capitaliste, je suis à mon pic productif parce que j'ai assez d'expérience pour bien travailler, j'ai un bon travail et je suis en mesure de donner pleinement à la société, bref parce que je suis dans « la vie active ». On est ici face à des conceptions opposées de la valeur des différentes phases de la vie.

Chez les communautés autochtones, ceux qui ont beaucoup de valeur aux yeux des capitalistes sont obligés de se mettre au service de la communauté. Les hommes forts et les femmes capables de porter doivent se mettre au service des aînés et des enfants. C'est à l'opposé des principes de la société individualiste, de ce qu'on pourrait appeler la société des « j'ai l'droit ». Chez nous, nous n'avons pas le droit, nous avons le devoir. J'ai hâte d'être une aînée pour qu'on me laisse manger en premier et je m'ennuie d'être un enfant alors qu'on me laissait courir et faire ce que je voulais. Je suis dans la phase de la vie où je dois travailler fort pour ma communauté.

La transmission des savoirs se fait de façon très différente quand ce ne sont pas les personnes porteuses de savoirs qui sont au pouvoir, mais celles qu'on respecte, exerçant des responsabilités pendant leur vie adulte et qui, une fois arrivées au statut d'aînés, disposent de la responsabilité de transmettre les savoirs aux générations suivantes. J'aime beaucoup utiliser l'image du canot et de la pyramide. La pyramide correspond aux sociétés dans lesquelles le 1 % est porté par le 99 %. Au sein du *leadership* traditionnel qu'on m'a enseigné et que j'ai pu observer dans ma communauté, c'est en quelque sorte une pyramide mise à l'envers qui forme un canot. Dans ce système, ce sont les gens de 40 ans qui transportent les autres. Le *leadership* est beaucoup moins payant dans ce genre de

société que dans les sociétés pyramidales, mais ce mode d'organisation fait en sorte que beaucoup plus de personnes peuvent garder la tête hors de l'eau. Cette manière différente de transmettre les savoirs vient aussi changer la manière qu'ont les gens de concevoir leur place dans la société. Ce sont des sciences et des savoirs mis au service des humains. Ainsi, pour mettre en place une société qui serait au service des humains, il nous faudrait aujourd'hui transformer notre manière de transmettre les savoirs et les données. À l'heure actuelle, on pense en fonction des quatre prochaines années, du prochain mandat politique ou de sa retraite, alors que dans les savoirs ancestraux, quand on traite les données, on pense en fonction des sept générations futures.

### Wendigo

La dernière légende que j'aimerais aborder est celle du Wendigo, ou Atshen dans ma nation. Le Wendigo c'est ce que l'être humain devient lorsqu'il mange de la chair humaine, un monstre cannibale. Dans nos pires histoires d'horreur, on parle d'une mère qui aurait mangé ses enfants et qui serait devenue un Wendigo. Le but de cette légende n'est pas simplement de nous faire peur, c'est aussi de nous faire réfléchir à ce que nous serions prêts à faire pour survivre, pour se donner plus de temps. Manger ses enfants, ses grands-parents ou tout simplement de la chair humaine, c'est le dernier des tabous.

L'économie mondiale actuelle en est une de Wendigos : nous mangeons le futur de nos enfants, les ressources dont ils auront besoin, tout cela pour nous donner plus de confort, pour que nous devenions plus gras. Nous ne sommes plus capables de manger normalement, nous mangeons en Wendigo, nous consomons en Wendigo. Nous ne sommes plus en phase avec

notre propre cycle de vie au point où, quand nous mourrons, nous nous enfermerons dans des *Tupperware* que nous enterrerons, plutôt que de nous redonner au cycle naturel qui nous a nourris.

Il y a actuellement un grand déséquilibre et les savoirs autochtones sont une manière de reconsidérer le monde pour le rééquilibrer, et cela profitera autant aux Premières Nations qu'aux communautés allochtones. Ces savoirs peuvent aussi nous faire réfléchir à la manière dont nous recevons les nouveaux arrivants. À l'heure actuelle, la grande tortue est saignée par la géographie, invention qui consiste à dessiner des lignes droites, à la manière de coupes de boucherie sur le territoire pour le disséquer. Ces lignes de boucherie créent des murs qui empêchent les gens de passer d'un territoire à l'autre, mais elles créent aussi des murs dans nos têtes qui nous séparent de « *l'immigrant* », de « *l'autre qui vient nous voler nos jobs* ». Il faudra aussi nous débarrasser de tout ça.

Je crois sincèrement que tous les êtres humains ont le droit d'exister là où leurs pieds se trouvent, tant qu'ils sont en équilibre avec le territoire et qu'ils respectent ses gardiens et gardiennes. Il n'y a aucun problème à ce que quelqu'un passe d'un territoire à un autre et y reste. Malheureusement, aujourd'hui, il y a des gens qui, par leur propre existence, là où leurs pieds se trouvent, peu importe ce qu'ils font, sont considérés comme des « *illégaux* ».

Il nous faut procéder à une série de déconstructions pour retrouver notre capacité à vivre sur un territoire de façon équilibrée, dans un partage équitable des ressources et des responsabilités. Tout cela passe par une transformation mentale, afin de décoloniser nos propres esprits, ceux des membres des communautés autochtones, mais aussi des communautés allochtones. La décolonisation est nécessaire pour ceux qui ont été colonisés, mais

aussi pour ceux qui ont un passé colonisateur et qui ne se rendent peut-être pas compte qu'il reste en eux des réflexes colonisateurs. D'ailleurs, lorsqu'on dit qu'il y a un racisme systémique, on ne dit pas que vous êtes racistes, mais que le système a été construit sur des bases racistes. Comment pourrait-on, aujourd'hui, épurer ce système de telle sorte qu'il soit à l'avantage de tout le monde? Les savoirs autochtones ouvrent un chemin.

#### Notice biographique :

**Mélissa Mollen Dupuis** est une figure reconnue de la lutte autochtone au Québec. D'origine innue, elle a grandi à Mingan (Ekuanitshit) sur la Côte-Nord. Elle est responsable de la campagne Forêts pour la fondation David Suzuki et anime l'émission « Kuei! Kwe! » sur *Radio-Canada Première* depuis 2021.